

LETTRE du GROUPE James COMBIER de la LIBRE PENSÉE de SAUMUR

James COMBIER – 1842 – 1917 – Libre-penseur et maire de Saumur

5 avril 2017 – N° 137 Pour nous contacter : Pucelle Isabelle - 68, rue Pierre et Marie Curie – 49400 SAUMUR

• 06 21 06 38 43

• Isabelle Pucelle isabelle.pucelle@orange

• www.lalibrepensee.com

SOMMAIRE :

- P 1 = - Édito par la présidente I. Pucelle.
- P 2 = - Europe vaticane par G. Douspis
- P 3 – 4 = - Compte-rendu, par Blandine Rosier-Gaillard, de la
Conférence-débat « Les religions et les femmes »
- P 4 – 10 = - Note de lecture par J.P. Baron.
- P 11 - 17 = - « Les religions et les femmes » par M. Douspis.
- P 18 = Calendrier

ÉDITO :

En éditto de cette lettre d'avril, d'abord un retour sur la conférence de mercredi 29 mars.

Comme l'a démontré le débat qui a suivi, le thème retenu a attiré une assistance composée de participants n'appartenant pas à notre cercle habituel, ce dont nous ne pouvons que nous féliciter, et a permis de faire connaître le Groupe James Combiér et la Libre Pensée elle-même. Plusieurs participants ont en effet demandé à être informés de nos activités.

La question de l'égalité hommes/femmes est malheureusement toujours d'actualité quand, parmi les histoires de burkini ou de burka, qui envahissent les écrans l'été venu, les sites de désinformation sur l'avortement fleurissent sur internet, quand les droits fondamentaux des femmes à la contraception et à l'avortement sont gravement remis en cause dans des pays européens voisins comme la Pologne et quand, chez nous, même, de nombreuses filles, musulmanes ou non, restent loin du droit à l'égalité, à l'éducation, pour des raisons sociales, culturelles ou religieuses... (pour l'anecdote, les subventions aux associations saumuroises viennent d'être votées, le Planning familial reçoit 1500 euros, Saumur Chats Libres 1800... sans commentaires)

La soirée aura aussi été l'occasion de recueillir quelques signatures à l'Appel des Laïques.

J'adresse aussi un grand merci à Mireille Douspis pour son exposé clair, vivant et convaincu sur l'impact des religions, et plus particulièrement de la religion catholique, sur la condition des femmes.



RAPPEL : REPAS DES MÉCRÉANTS AU MOULIN DE SARRÉ VENDREDI 14 AVRIL au choix la traditionnelle tête de veau ou feuilleté de saumon 26 euros.

Isabelle PUCELLE — présidente du Groupe Combiér de la LP de Saumur

J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.

EUROPE VATICANE

Il y a quelques jours, à l'occasion du sommet européen, le souverain pontife a reçu, en son palais, les représentants des 27 pays européens, comme en témoigne le photo ci-dessous :



Le pape François et les dirigeants de l'Union européenne.

Maître d'œuvre ?

Maestro ?

En tout cas, comme on peut le constater, ils sont tous derrière et lui devant !

“Le pape François trace pour l'Europe un chemin d'espérance”¹

explique La Croix, dans le style inimitable des folliculaires stipendiés du Vatican, qui disent une chose et pensent le contraire. Un tel titre mérite que l'on pose au moins deux questions :

- Quelle Europe ? Celle des travailleurs ou celle des capitalistes ?
- Quelle espérance ? Celle de la fin du système d'exploitation ou celle d'une perpétuation de ce système ?

Évidemment, pour ces gens, qui puisent leur inspiration chez Paul de Tarse, il ne saurait y avoir des possédants et des exploités, tous sont égaux dans la main de dieu, la preuve en est qu'ils finissent tous par mourir un jour ou l'autre... Tous égaux donc, à ce détail près que certains sont quand même un peu “plus égaux que d'autres”² et vivent mieux, voire beaucoup mieux et plus longtemps.

Contrairement à ce que prétend ce porte parole du Saint Siège, il n'est pas si loin « *le temps où les six signataires de 1957, une fois paraphés les volumineux traités, s'étaient précipités au Vatican pour recevoir la bénédiction de Pie XII, fervent défenseur de la construction européenne !* »³

C'est toujours la même orientation politique qui préside à ce genre de cérémonie. Le Capital international, (et en premier lieu, le Capital américain qui donne le “la”), a besoin de l'appui de la puissante Église catholique pour imposer ses plans meurtriers aux masses populaires.

De là, les directives répétées du souverain pontife à ses ouailles obéissantes, le 25 novembre 2014 au Conseil de l'Europe, le 6 mai 2016 quand il reçoit le Prix Charlemagne, et encore aujourd'hui au cours de la réception des 27 au Vatican.

G. Douspis

D.G.D.G.D.G.D.G.D.G.D.G

¹ LA CROIX le 23/03/2017

² George Orwell – La Ferme des animaux.

³ LA CROIX le 23/03/2017

Compte-rendu
CONFÉRENCE-DÉBAT « LES RELIGIONS ET LES FEMMES »
Mercredi 29 mars 2017

Une trentaine de personnes ont assisté à la conférence donnée par Mireille Douspis ; un auditoire attentif, qui s'est ensuite très spontanément exprimé lors de la discussion qui a suivi.

Après avoir présenté la Libre Pensée, Isabelle Pucelle lit l'Appel des Laïques et invite tout un chacun à le signer. Elle introduit ensuite la conférence en expliquant le choix du thème : un sujet non seulement toujours d'actualité mais même brûlant du fait de la remise en cause parfois de certaines conquêtes comme le droit à l'avortement....

Ensuite Mireille Douspis nous a proposé une réflexion dense et riche en éléments historiques, remontant aux origines des religions monothéistes. Elle a déroulé le fil de l'histoire de l'oppression des femmes mais a aussi souligné leur résistance et leurs conquêtes.

En fin de conférence, elle - ainsi qu'Isabelle - a conseillé à tous, la lecture de 2 livres : « La Libre Pensée et les femmes » et « Les religions contre les Femmes » qui, comme elle l'a précisé, ont nourri sa réflexion sur le sujet.

Voici quelques thématiques abordées par les intervenants lors du débat :

- Pour lancer le débat, un clin d'œil de Mireille V. : Y a-t-il la parité à la LP ? On peut le croire à voir la tribune de ce soir.
- Mireille D. acquiesce mais admet que ce n'est pas le cas au niveau national...
- Néanmoins, il faut bien admettre que dans certaines professions la parité existe, voire qu'il y a une prédominance féminine. Cependant ce sont souvent des métiers moins qualifiés et/ou moins bien rémunérés, ou encore ceux dévolus aux soins, à l'attention aux autres : domaine médical, enseignement...
- Dany R. : Au point de départ, se trouve le besoin de religion de l'humanité jusqu'à la rationalisation progressive par la science et la perte de pouvoir de la religion. Mais la religion a une fonction dans la société : celle de la justification de la répartition des rôles hommes/femmes, et de la domination masculine.
- Donc le combat des femmes passe par le combat politique et pas seulement par celui contre la religion. Ce que Mireille Douspis a également mis en évidence à plusieurs reprises dans sa conférence.
- Un monsieur (un "*brin provocateur*" selon ses propres termes) a souligné le fait que les femmes sont parfois leur propres ennemies ; idée reprise par d'autres personnes de l'assistance, celle de la résistance des femmes face à leur émancipation.
- Dany R. : Dans la situation de crise mondiale que nous connaissons, celle du système capitaliste, on peut parler de régression lorsque par exemple on évoque le retour du fondamentalisme, donc de l'obscurantisme. D'où l'importance de l'instruction, de la culture, mais aussi de bien d'autres acquis aujourd'hui menacés telle que la sécurité sociale, qu'il nous faut sauvegarder. Nous ne devons pas renoncer à ce combat car l'émancipation de la femme est liée à l'émancipation de l'humanité du joug du système capitaliste.
- Dans son intervention Georges D. a rappelé l'horrible sort fait à de nombreuses jeunes femmes, aux « filles-mères », ainsi qu'à leurs enfants, au sein d'institutions religieuses installées en Irlande ; en particulier les couvents de la Madeleine (ainsi que ceux tenus par la congrégation des soeurs du Bon Pasteur, en France) et le "Tuam mother and baby home" dirigé par les sœurs du Bon Secours à Tuam. Des femmes et même des jeunes filles y étaient enfermées, endoctrinées, avilies, réduites à l'esclavage et beaucoup d'enfants y moururent de négligence et maltraitance. À Tuam, par exemple, 796 cadavres d'enfants furent retrouvés dans une fosse commune ; des enquêtes sont

toujours en cours. La LP s'est insurgée contre ses affaires tragiques et a agi en conséquence (voir les précédentes lettres du Groupe Combier, n° 105, 106, 125 et 136).

- Georges rajoute que l'avortement est toujours interdit en Irlande (ou pour le moins extrêmement restrictif).
- Enfin, pour terminer avec un peu plus de légèreté mais pas moins de sérieux, et dans un contexte plus local, Michel G. a évoqué les sociétés de boule de fort en Anjou, toujours interdites aux femmes pour certaines d'entre elles !

Blandine Rosier-Gaillard

B.R.G.B.R.G.B.R.G.B.R.G.B.R.G.

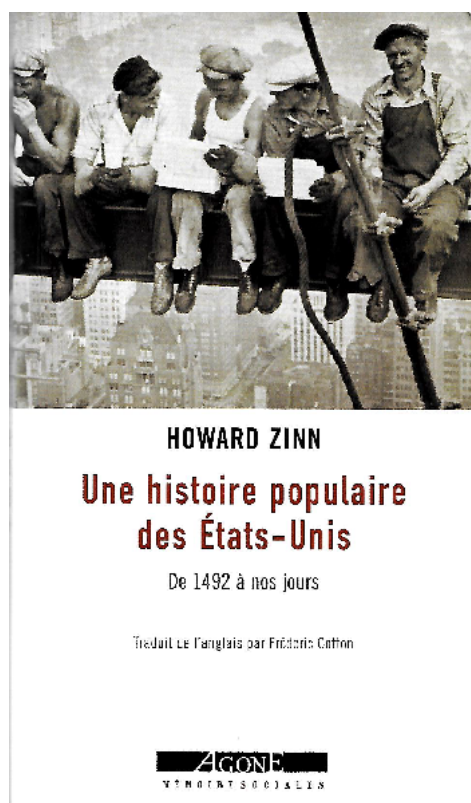
NOTE DE LECTURE

Une histoire populaire des États-Unis

Par Howard ZINN.

Howard Zinn est né à Brooklin dans une famille d'immigrés. Ouvrier, fils d'ouvriers, il a pu suivre des études supérieures d'histoire grâce à la loi de 1944 qui accordait aux anciens combattants de la seconde guerre mondiale la gratuité à l'inscription à l'université.

Son œuvre comprend une vingtaine d'ouvrages.



1

Publié en 1980 aux États-Unis, paru en 2002 en France.



2

Paru en 2006

1.) C'est l'œuvre majeure d'Howard Zinn.

« *Disons-le tout net, c'est LE livre qu'il faut avoir lu si on veut connaître les États-Unis, loin des contes et légendes sans cesse rabâchées. Le sous-titre est éloquent : de 1492 à nos jours. C'est une véritable fresque, vue sous le prisme du peuple et des opprimés. [...]* »⁴

1492 : Le mythe Colomb.

« [...] *Pourtant, à en croire les manuels d'histoire fournis aux élèves américains, tout commence par une épopée héroïque - nulle mention des bains de sang – et nous célébrons aujourd'hui encore le Columbus Day [...]* »⁵.

Ne se plaçant pas du côté des bourreaux, Zinn s'emploie à rétablir la vérité et à faire tomber Christophe Colomb de son piedestal. Au sujet de l'esclavage et des massacres, il cite les propos de l'un de ses confrères ;

« *La politique de cruauté initiée par Colomb et poursuivie par ses successeurs conduisit à un génocide total* ».⁶

C'est l'extermination des **Arawaks**. Cortés en fit autant avec les **Azèques** du Mexique, Pizarro avec les **Incas** du Pérou et les colons anglais de Virginie et du Massachussetts avec les **Powhatans** et les **Pequots**.

La chasse à l'Indien est lancée.

Au début, les colons étaient trop peu nombreux pour agir comme Colomb. Ils utilisèrent la ruse pour monter les tribus les unes contre les autres. Les maladies qu'ils amenèrent avec eux provoquèrent des épidémies dévastatrices. Lorsqu'ils arrivèrent en 1620, les Pères Pèlerins « Pilgrims Fathers » justifiaient l'occupation des territoires indiens en prétextant que la terre était juridiquement « vacante ». Les Indiens n'avaient pas « soumis » la terre et, en conséquence, n'avaient qu'un droit « naturel » sur elle et non un droit « réel ». Et le droit « naturel » n'avait aucune existence légale. Ils en appelaient aussi à la Bible et en particulier au psaume 2, 8 : « *Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage et les extrémités de la terre pour possession.* ». En outre, pour justifier la prise de possession par la force, ils évoquaient l'Épître aux Romains 13, 2 : « *Quiconque s'oppose à l'autorité s'est dressé contre la volonté de Dieu. Celui-là sera jugé et condamné.* » La soif de terre, l'extension de la propriété privée fit naître un besoin indispensable main d'œuvre.

La traite négrière. L'esclavage.

C'est en 1619 que furent débarqués à Jamestown, en Virginie, les premiers esclaves (une vingtaine). Dans une approche toute « British », certains historiens rangèrent ces premiers noirs dans la catégorie des **serviteurs** au même titre que les serviteurs blancs sous contrat importés d'Europe. En réalité, ils n'étaient pas traités de la même manière : il s'agissait bien d'**esclaves**.

L'esclavage des Noirs était bien la solution pour satisfaire les besoins grandissant de main d'œuvre.

Jusqu'en 1800, dix à quinze millions d'esclaves ont été transportés aux Amériques.

Cet abominable commerce d'Êtres humains se faisait avec la bénédiction de l'Église catholique.

En 1610, un prêtre écrivit à sa hiérarchie pour s'assurer que l'esclavage était bien conforme à la doctrine catholique. Il reçut la réponse suivante : « *Votre Révérence m'écrit qu'elle désire savoir si les nègres qui sont envoyés dans vos régions ont été légitimement capturés. À cela, je réponds que votre Révérence ne devrait avoir aucun scrupule sur ce point, car c'est une matière qui a déjà été étudiée par le Bureau de conscience de Lisbonne, dont les membres sont tout aussi savants que vertueux. Les évêques de São Tomé, du Cap-Vert et d'ici, Loando, tous également savants et vertueux, n'ont rien trouvé à redire. Nous sommes nous-mêmes ici depuis quarante années et nous côtoyons de nombreux frères, très savants eux aussi [...], qui n'ont jamais considéré la traite comme un commerce illicite. Ainsi nous-mêmes et les religieux du Brésil achetons-nous ces esclaves pour notre service sans scrupule aucun.* »

Noirs et Blancs peuvent-ils vivre ensemble sans se haïr ?

Vers la ségrégation raciale.

Dans la bonne Société anglaise, la couleur noire était connotée négativement.

Le « **black** » évoquait : « crasseux, souillé, sale, infect, malfaisant etc... » À l'opposé, la poésie élisabéthaine usait souvent de la notion de **blancheur** pour signifier la beauté. Pas question de se mélanger

⁴ Note de lecture de Christian Eyschen parue dans la Raison N° 608 de Février 2016.

⁵ Howard Zinn « Une histoire populaire des États-Unis ».

⁶ Samuel Eliot Morison. « Christopher Colombus, Mariner écrit en 1954.

pour ne pas sombrer dans le déshonneur, la honte, le châtement... D'autre part, on veille scrupuleusement à ce que Blancs et Noirs qui travaillent ensemble ne fraternisent pas. On édicte des lois interdisant les contacts...

1776, une idée en germe : « Les États-Unis ».

« Certaines personnalités de premier plan des Colonies anglaises [...] imaginèrent qu'en inventant une nation, un symbole, une entité légale appelée États-Unis, ils seraient en mesure de s'emparer des terres, des privilèges et des pouvoirs politiques détenus jusque-là par les protégés de l'Empire britannique. Du même coup, ils pourraient contenir un certain nombre de révoltes en suspens et forger un consensus qui assurerait un soutien populaire suffisant au nouveau gouvernement contrôlé par une nouvelle élite privilégiée. »⁷

4 juillet 1776 : Déclaration d'indépendance des 13 États-Unis d'Amérique.

17 septembre 1787 : La Constitution des États-Unis est acceptée par la Convention réunie à Philadelphie.

Les oubliés de la Révolution. « Nous, le peuple des États-Unis ».

Par ces mots commence le préambule de la Constitution mais le fameux « peuple » ne comprend ni les **indiens**, ni les **Noirs**, ni les **femmes**, ni même les **serviteurs sous contrat**. En fait, il y avait plus de serviteurs sous contrat que jamais après la Révolution. Celle-ci ne fit rien pour adoucir la servitude des Blancs.

Par contre, qui sont les Pères fondateurs de la Constitution, ces nouveaux privilégiés ?



George Washington, l'homme le plus riche d'Amérique,
James Madison, propriétaire d'une plantation de tabac en Virginie, avec de nombreux esclaves,
Benjamin Franklin, riche imprimeur,
John Hancock, négociant prospère de Boston.

Etc...

*« Le fait que les milieux les plus humbles aient participé à la bataille ne doit pas masquer que cette bataille était globalement une lutte pour les fonctions et le pouvoir opposant les membres d'une même **classe fortunée** : les nouveaux contre les anciens. »⁸*

« La Révolution américaine n'ouvrit les portes du pouvoir à aucune nouvelle classe sociale. Les hommes qui dirigèrent la révolte étaient déjà, dans leur majorité, membres de l'élite coloniale. »⁹

Pour Zinn, l'idée de génie des Pères fondateurs est d'avoir inventé le système de contrôle national le plus efficace de l'époque moderne et révélé aux futures générations de dirigeants les avantages d'une savante combinaison de **paternalisme et d'autorité**.

La lutte des femmes pour un statut de parité hommes-femmes.

La femme vue par la classe dominante en 1820 : un être docile façonné (pour ne pas dire dressé) par l'Église, l'école et la famille. *« La religion est exactement ce dont une femme a besoin, car elle lui*

⁷ Howard Zinn. Une histoire populaire des États-Unis, page 73.

⁸ Edmund Morgan résume la nature sociale de la Révolution.

⁹ Carl Degler : Out of our Past.

donne cette dignité qui sied si bien à sa dépendance. » « La véritable nature féminine est toujours d'être timide, hésitante et étroitement dépendante comme dans une perpétuelle enfance. »

En 1776, en marge de sa déclaration selon laquelle « tous les hommes sont créés égaux » Thomas Jefferson porta ce jugement sur les femmes américaines : « elles sont trop sages pour laisser la politique plisser leurs jolis fronts. »

Le travail de la femme était donc de rendre le foyer accueillant, d'être la gardienne de la religion, de s'occuper des enfants, de faire la cuisine, le ménage, la couture et d'arranger les fleurs. Quant à la lecture, certains livres devaient être scrupuleusement évités.

Le développement de l'économie, notamment par l'introduction du métier à tisser mécanique qui nécessitait une main-d'œuvre abondante de jeunes filles allait bousculer l'idéologie en place et faire naître la conscience de classes. 80 à 90% du personnel des usines textiles étaient constitués de femmes, de 15 à 30 ans.

Les premières grèves industrielles eurent lieu dans les années 1830, la première, en 1824, à Pawtucket, dans le Rhode Island. Des milliers d'ouvrières ne gagnaient que 25 cents pour des journées de 12 à 16 heures. Une vie de chien par rapport aux femmes de la haute société.

Le pourcentage d'alphabétisation chez les femmes doubla entre 1780 et 1840 et provoqua l'éclosion d'organisatrices, de militantes et d'oratrices talentueuses.

La marche en avant était lancée... Au fil des années, les femmes se montrèrent capables d'échapper au carcan de la femme au foyer, de la mère, de l'épouse, de l'idéal féminin et de l'isolement.



Ella Baker



Amélia Boynton



Gloria Richardson



Annelle Ponder

Militantes des droits civiques.

Le mouvement pour les droits civiques des années 1960 entraînera l'émergence d'une **conscience collective féminine** qui arrachera les victoires sur l'avortement, l'égalité devant l'emploi...

Le samedi 21 janvier 2017, cette conscience collective répondra massivement (2 à 3 millions) à l'appel du collectif « Women's March pour défendre les droits des femmes et s'opposer à la politique du nouveau Président TRUMP.



« Une histoire populaire des États-Unis », dans cette fresque, **Howard Zinn** remontera jusqu'à nos jours avec le même regard critique, un regard libre par rapport aux versions officielles.

Seront passés au crible les sujets suivants : Vietnam, l'impossible victoire, Années 1970 : tout va bien, Carter-Reagan-Bush : le consensus bipartisan, la présidence de Clinton et la crise démocratique etc...

Christian Eyschen a bien raison de dire : « **En refermant ce livre, vous ne verrez plus les USA de la même manière. À conseiller donc.** »

2.) L'impossible neutralité. Un professeur d'histoire engagé.

En août 1956, Howard Zinn arriva à Atlanta pour enseigner l'histoire aux jeunes filles Noires du Spelman College.

Première constatation : **un Professeur Blanc qui enseigne dans un Collège de jeunes filles Noires contrevient l'ordre établi.** Il lui sera difficile de se loger.

À cette époque, la ville d'Atlanta connaissait une ségrégation aussi stricte que Johannesburg en Afrique du Sud.

Premier conflit avec le parlement de Géorgie : en janvier 1957, Zinn et son groupe d'élèves décident d'assister à l'une des sessions de travail de cette assemblée. Au lieu d'occuper l'emplacement « Gens de couleur », les élèves s'assoient volontairement dans l'autre section. Constatant la chose, le président de l'assemblée se mit à hurler : « *Eh ! vous les nègres, retournez d'où vous venez ! La ségrégation, ça existe en Géorgie.* » La police fit rapidement son apparition et devint menaçante. Les Étudiantes n'étaient pas encore prêtes à prendre les risques d'être arrêtées. Le repli vers la section réservée aux Noirs s'avérait plus sage mais déjà l'escalade semblait inéluctable. Début 1959, quelques jeunes filles décidèrent de braver la politique raciale de la principale bibliothèque d'Atlanta. Deux ans plus tard, la marée des sit-in allait emporter une partie des préjugés. Ne pouvant pas rester les bras croisés, Zinn aida ses élèves à conquérir leurs droits.

Trouble de l'ordre public ? C'est par ses mots que Zinn fut arrêté, au volant de sa voiture alors qu'il raccompagnait une élève au domicile de ses parents.

À la question : « *en quoi troublons-nous l'ordre public ?* », le policier répondit : « *Vous êtes assis dans une voiture avec une Noire et vous me demandez ce qui trouble l'ordre public ?* »

Au printemps 1963, la révolte atteignit son apogée. Pour venir en aide à une élève lourdement sanctionnée par le président de l'université, Zinn écrivit une longue lettre à ce dernier, l'informant que : « *dans mes cours d'histoire américaine, j'avais toujours insisté sur la nécessité d'une pensée autonome et du courage face à la répression, et que lorsque l'administration combat la liberté d'expression elle porte un coup aux valeurs fondamentales enseignées dans les matières de culture générale.* » Ce courrier resta sans réponse.

De plus en plus engagé auprès de ses étudiantes, Zinn comprit qu'un vent mauvais commençait à souffler : « *un président est un peu comme un jardinier. Il doit s'assurer que tout pousse bien et à sa place. Si quelque chose pousse en dehors des plates-bandes, il doit s'en débarrasser.* »

En juin 1963, arriva la lettre de licenciement signé par Albert Manley, premier président noir de Spelman.

Motif : insubordination.

Un militant des droits civiques.

Conseiller du SNCC¹⁰, Zinn se déplace à Selma (Alabama) pour observer la campagne d'inscription sur les listes électorales qui se déroulait dans une atmosphère d'intimidation et de violence. La ville comptait 57% de Noirs, dont 1% seulement étaient inscrits sur les listes électorales. On ne s'inscrivait pas, on postulait à l'inscription. Il fallait remplir un long questionnaire avec des questions différentes que l'on fût Noir ou Blanc. Exemple pour un Noir : « *Résumez la Constitution des États-Unis.* » Une carte postale vous informait de votre réussite ou de votre échec.

Il fallait bien du courage pour venir s'inscrire et beaucoup renonçaient. Le SNCC incitait les postulants à se déplacer en nombre en organisant des « Freedom Day ». Que ce soit en Alabama ou au Mississippi, les violences policières se déchaînaient. Victimes de matraquages sévères, de nombreux militants du SNCC ou

¹⁰ Student Nonviolent Coordinating Committee (Comité de Coordination Non-violent des Étudiants).

de NAACP¹¹, ensanglantés, se retrouvaient en prison et il fallait dépêcher auprès d'eux des avocats pour les en faire sortir.

Les droits garantis par les premier et quatorzième amendements étaient bafoués. Les autorités locales continuaient à appliquer la loi de l'État alors que c'est la loi fédérale qui s'imposait à eux. Le ministre de la Justice, Robert Kennedy restait de marbre et son frère John F Kennedy, président, regardait ailleurs. Excès de prudence ?, se donner du temps pour faire entrer les choses dans l'ordre ? Cette passivité n'empêchera pas leur assassinat.

Zinn rédigea un rapport au Southern Regional Council qui fit la une du New York Times : « *Kennedy, l'émancipateur réticent.* »

Les préposés à l'inscription faisaient durer le plaisir et le rythme adopté était de 4 candidatures par jour.

Pour faire accélérer les choses, le SNCC envoya au Mississippi un millier d'étudiants pour aider le Noirs à s'inscrire sur les listes électorales.

Lors de réunions, Ella Baker rappela : « *Même si la ségrégation raciale disparaît, il nous faudra encore être libres. Nous devons nous assurer que tout le monde a du travail. Même si nous pouvons tous voter, tant que les gens auront encore faim nous ne serons pas libres. [...] Chanter dans notre coin ne suffit pas. Il faut des écoles et un enseignement. [...] Souvenons-nous que nous ne nous battons pas pour la liberté des seuls Noirs mais pour libérer l'âme humaine. Une libération plus vaste qui embrasse toute l'humanité.* »

Éveil à la conscience de classe.

Zinn raconte qu'à 17 ans, il a commencé à s'intéresser à la politique. Il avait une aversion pour Mussolini et les Chemises noires, Hitler et le nazisme, Franco... Il rencontre quelques jeunes communistes à peine plus âgés que lui. Il sympathise avec eux bien que ne partageant pas toutes leurs idées. Il rejette notamment l'invasion de la Finlande par la Russie soviétique mais se retrouve avec eux sur certains points : ils sont antifascistes et scandalisés par le fossé qui sépare pauvres et riches en Amérique. « *C'étaient des types honnêtes et courageux qui n'hésitaient pas à se confronter au policier du coin qui voulait les empêcher de distribuer leurs tracts.* » À leur contact, il est devenu militant. Il découvre le **Manifeste du parti communiste** que Marx et Engels avaient écrit du temps de leur jeunesse. « *L'histoire de toutes les sociétés qui ont existé jusqu'ici n'est que l'histoire de la lutte des classes.* » Zinn acquiesce : « *L'analyse du capitalisme par Marx et Engels me semble exacte : l'histoire de l'exploitation dans le cadre du système capitaliste et l'extrême pauvreté accompagnée de richesses phénoménales qu'il produit, même dans une « démocratie » libérale comme les États-Unis. Quant au socialisme qu'ils envisageaient, il ressemblait plus à une société de liberté qu'à une dictature bureaucratique. Leur concept de « dictature du prolétariat » ne concernait qu'une étape transitoire. L'objectif affiché était l'invention d'une société sans classes : une vraie démocratie, une véritable liberté. Un système économique aussi juste que rationnel permettrait de travailler moins et laisserait à chacun la liberté et le temps de faire ce qui lui plaît – écrire des poésies, se promener, faire du sport, se réaliser en tant qu'être humain. Le nationalisme n'aurait plus lieu d'être. Tous les habitants du monde, toutes races et nationalités confondues, vivraient et coopéreraient dans la paix.* »

Hommage à Paul Robeson.¹²

« *Paul Robeson, ce formidable acteur-chanteur (et sportif)- dont la voix magnifique suffisait à remplir le Madison Square Garden- s'élevait contre l'injustice raciale et le fascisme.* » Il déplaçait des foules partout où il se rendait dans le monde : Union soviétique, Chine, Grande-Bretagne etc... Farouche adversaire du racisme et de la politique étrangère des États-Unis, il devint rapidement l'une des principales cibles de la Commission sur les activités anti-américaines conduite par John Foster Dulles et Walter Eastland. Son passeport lui sera retiré en 1950 et ne lui sera rendu qu'en 1958.

¹¹ National Association for the Advancement of Colored People (Association Nationale pour la promotion des gens de couleur).

¹² On peut l'écouter sur YouTube. Paul Robeson sings to Scottish miners (1949). Ol' Man River etc...



Paul Robeson



au milieu des mineurs Gallois



John Foster Dulles et James Eastland, héritiers du maccarthysme



Pour se défendre devant la Commission sur les activités anti-américaines (12 juin 1956), Paul Robeson termina son plaidoyer ainsi : « [...] *En continuant à me battre, ici et à l'étranger, pour la paix et l'amitié entre les peuples, pour la mort du colonialisme, pour la pleine citoyenneté accordée aux Noirs américains, pour un monde au sein duquel l'art et la culture pourraient fleurir, j'entends bien continuer de gagner des amis à ce qu'il y a de meilleur dans la société américaine.* »

- O -

Parmi les autres ouvrages écrits par Zinn, un livre intitulé « **Désobéissance civile et Démocratie.** Dès la 2^e page, on entre dans le vif du sujet : « [...] *On peut raisonnablement en conclure que notre manière de penser n'est pas seulement digne d'intérêt, un sujet de controverse intellectuelle, mais bel et bien une question de vie ou de mort. Si ceux qui tiennent les rênes de la société – politiciens, chefs d'entreprise, magnats de la presse et de la télévision- se montrent capables de contrôler nos idées, ils sont à peu près assurés de conserver leur pouvoir. ...]*

Il a également écrit une pièce de théâtre « **Karl Marx, le retour.** », une farce truculente. Zinn voulait montrer un Marx furieux que ses conceptions aient été déformées jusqu'à être identifiées aux cruautés stalinienne. Il voulait aussi prouver que la critique marxiste du capitalisme restait fondamentalement vraie.

En prenant à contre-pied l'histoire vue d'en haut, avec ses grands hommes, Howard Zinn place résolument sur le devant de la scène les laissés-pour-compte, acteurs modestes, à qui il donne la parole : indiens, esclaves, soldats déserteurs, jeunes ouvrières du textile, syndicalistes, militants des droits civiques, GI du Vietnam etc...

Son expérience de la guerre (bombardier) le conduira au pacifisme.

À titre personnel, moi le pessimiste invétéré, je retiens d'Howard Zinn la leçon qu'il ne faut pas se laisser aller au découragement voire même au renoncement. À tout moment peut survenir un événement inattendu qui bouleverse le cours de l'histoire : l'explosion des sit in pour obtenir des droits civiques pour tous ; les nombreuses manifestations contre la guerre du Vietnam etc...

Howard Zinn a enseigné les sciences politiques à l'Université de Boston de 1964 jusqu'à sa retraite, en 1988.



Il est décédé à Santa Monica (Californie) le 27 janvier 2010.

S'il était toujours vivant, il serait sans nul doute en première ligne parmi les opposants à la politique rétrograde et raciste initiée par Donald, ce vilain petit canard qui occupe maintenant la maison Blanche.

Jean Paul Baron

J.P.B.J.P.B.J.P.B.J.P.B.J.P.B.

Les religions et les femmes

Mireille Douspis

Vaste sujet pour maintes raisons. De multiples religions apparaissent au cours du temps, des civilisations et suivant les lieux. Les civilisations connues de la Haute Antiquité telles que celles de l'Égypte, de la Mésopotamie ont leurs divinités. Plus près de nous, la Grèce et Rome respectent et craignent des dieux et déesses, auxquels ils ne ménagent pas les sacrifices et sans l'assentiment desquels ils ne s'autorisent guère à agir. Si l'on essaie de remonter beaucoup plus haut dans le temps, les archéologues, anthropologues et autres spécialistes nous montrent des témoignages et des traces de rites religieux cependant que les ethnologues découvrent encore au XXe siècle des formes de pratiques religieuses dans des tribus inconnues isolées dans la forêt amazonienne. Que l'on considère des peuplades primitives, encore sauvages ou les sociétés dites civilisées d'aujourd'hui, on retrouve la permanence de la soumission à une puissance tutélaire supérieure, des rites propitiatoires et souvent une pratique cultuelle. La religion correspond-elle à une aspiration spirituelle, d'ordre métaphysique inhérent à l'être humain ? On ne se mêlera pas de cette question, qui appartient au domaine théologique et on se contentera d'observer beaucoup plus simplement que la religion fonctionne comme un ciment entre les hommes d'une même société et que les règles qu'elle édicte constituent un code de bonne conduite dans le cadre d'un ordre social donné. Il semble bien que cela se vérifie, qu'il s'agisse de rites païens extrêmement éloignés de nous, étrangers aux mentalités d'aujourd'hui, des religions polythéistes de l'Antiquité ou des monothéismes encore récents. Comme il ne s'agit pas de se livrer à une exégèse de l'histoire religieuse, c'est sur ces derniers que nous axerons notre étude, plus particulièrement sur le christianisme et à l'intérieur de celui-ci, sur le catholicisme qui représente la religion dominante dans le monde latin, dont la France. Il est à noter que les trois grandes religions du Livre sont fondées sur le dogme de la Révélation et de la connaissance du seul vrai Dieu, créateur de toutes gens et choses. On considère souvent le bouddhisme et les autres cultes orientaux comme des religions dans la mesure où ils donnent lieu à certaines pratiques religieuses et où ils rassemblent des peuples entiers autour d'une icône emblématique, objet de vénération. En vérité, plus qu'une théologie, le bouddhisme est une simple métaphysique qui postule un continuum dans la vie avec la réincarnation. On n'y trouve pas la présence d'un prophète venu révéler la manifestation du vrai Dieu, ce qui pose un point de départ, une origine, un développement dans le temps et une fin qui sera le jugement dernier. Pour le bouddhisme, nulle trace de création initiale et d'échéance, le temps n'est qu'un développement permanent. Dans les trois religions monothéistes, Dieu se manifeste par la médiation d'un prophète et à des hommes exclusivement est réservé l'exercice du culte. D'emblée, il apparaît clairement que la créature mâle est nettement privilégiée par rapport à la créature féminine. Or le statut et la place de la femme se présentent comme des problèmes récurrents tout au long de l'histoire des trois religions (aujourd'hui pas moins que dans le passé), ce qui soulève immédiatement une question : comment se fait-il qu'une créature considérée comme tellement secondaire, si peu digne de considération suscite tant de discours et de débats ? Pourquoi tout ce qui se rattache au sacré et de ce fait revêt une importance capitale doit-il réserver une attention à la « servante de l'homme » ? Il y a là un paradoxe, une contradiction étrange, dans lesquels se débattent toutes les religions confrontées à des difficultés qu'elles ne parviennent que difficilement à résoudre.

Il suffit de lire quelques récits relatant les premiers âges de l'humanité pour comprendre que la répartition des tâches et des rôles entre hommes et femmes ne requiert à l'origine nulle duplicité ou malignité. Que l'on considère les nécessités d'un élevage itinérant ou celles de la mise en valeur de la terre et des premiers balbutiements de l'agriculture, il est évident que la femme enceinte n'était guère apte aux travaux et qu'elle l'était encore moins lorsqu'elle allaitait son enfant. Naturellement, l'homme vaque aux travaux extérieurs, parfois périlleux cependant que la femme se consacre aux fonctions de reproduction et d'entretien de la vie, des petits du groupe mais aussi de tous ses membres, elle se charge de la préparation et cuisson des aliments ainsi que des travaux de couture, tissage notamment. C'est seulement plus tardivement qu'à partir de cette situation imposée par la nature, surgiront les enjeux de pouvoir mais ce phénomène a son importance dans l'image que les monothéismes vont proposer de la femme. Pour le premier d'entre eux, tout le monde connaît le mythe du paradis perdu par la faute d'Eve tentatrice, qui pousse Adam au péché, d'où résulte la faute originelle, qui gangrène l'humanité entière et la condamne au malheur (et au mal). À la faute originelle, le christianisme ajoute d'autres éléments. Quant à l'islam plus tardif, s'il ne privilégie certes pas la femme, sans doute n'en fait-il pas la créature diabolique qui prévaut dans les interprétations les plus rétrogrades et réactionnaires de l'intégrisme qui sévit de nos jours. L'intégrisme religieux, quelle que soit sa provenance, est passé maître dans l'art de l'excès et de l'absurdité. En tout cas, dans le judaïsme comme dans l'islam, la femme n'a de valeur qu'en tant qu'outil indispensable de transmission de la vie. Il convient de réserver un sort un peu spécial au dogme chrétien et notamment catholique qui adoucit considérablement l'Ancien Testament et offre une religion très riche en symboles. Avec le fils de Dieu fait homme et sa mère Marie, qui l'accompagne dans son supplice, les Évangiles substituent au Dieu vengeur et

cruel de l'Ancien Testament un Dieu de bonté, et ils réservent une place valorisante non négligeable à la créature féminine.

Ève et Marie, la séductrice et la vierge : telles sont les deux facettes de la femme, créature perverse, douée pour le mal mais que rachète sa vocation de mère. L'introduction de la Vierge Marie et plus largement de la Sainte Famille dans le catholicisme n'a pas peu contribué à son succès et à sa bonne fortune. Combien de petites gens se sont reconnues dans la figure de l'homme de bonté souffrant en silence avant d'être rappelé à Dieu et combien de mères se sont identifiées à Marie, attendrie devant son enfant puis accablée de douleur au pied de la croix. Les représentations picturales de la vierge à l'enfant sont innombrables et figurent parmi les plus belles œuvres d'art ; quoique moins nombreuses, celles de la vierge affligée près de la croix attendrissent également et quel musicien n'a à certaines époques composé son *Stabat mater* ? Cette image extrêmement humanisée et humaine de la femme s'est profondément enracinée dans l'esprit des fidèles pendant des siècles, donnant ainsi à maints peuples l'image positive de la femme, toute de douceur, de sensibilité, de dévouement et d'abnégation. Mise en parallèle et en antithèse, l'image de la femme prostituée, vivant de ses charmes et du « vice », coquette, effrontée et impudique n'avait pas pied mais le « génie du christianisme » a quand même consisté à accorder le pardon à sa repentance. En effet, la pécheresse Marie-Madeleine n'est pas entièrement négative. Évidemment, cette image de la mère de Dieu a un corollaire : la femme vertueuse trouve son épanouissement et son bonheur dans la maternité, puisque telle est sa fonction sociale assignée par la nature. Prodiger des soins autour de soi, ne pas reculer devant le sacrifice de soi apparaissent comme des évidences. La place de la femme reproductrice se trouve au foyer, parmi la famille sur laquelle elle veille, laissant à l'homme viril et actif le pouvoir de décision et la responsabilité d'œuvrer dans la sphère sociale, ce dont le cerveau d'une femme ne saurait s'acquitter. Ainsi, sans condamner la femme à l'enfermement et sans nier son existence, le catholicisme lui assigne tout de même un rôle subalterne, faisant du mâle le cerveau agissant et de la femme la matrice réceptive. Sur ce schéma, les pouvoirs politiques ont construit leur domination et renforcé (plus ou moins suivant les cas et les nécessités) l'asservissement de la femme. Religion subtile, sensible au cœur, le catholicisme a si bien su marquer les esprits que même les attaques de la Réforme n'ont pu asseoir une vision vraiment différente de la femme. Sans aborder les transformations économiques et politiques qui sous-tendent le mouvement de réforme de l'Église initié par Luther, mentionnons le bouleversement que représentent le refus du culte de la mère de Dieu et la désacralisation de la virginité. En privant la vierge Marie de son statut unique et privilégié, le luthéranisme déprécie l'image de la mère ainsi que la virginité, considérée comme complètement dépourvue de sens dès lors qu'il s'agit du ministre du culte.

Que la force physique différente de l'homme et de la femme les ait en quelque sorte prédéterminés à des tâches distinctes n'a jamais empêché que celle-ci travaille. Lorsqu'on évoque aujourd'hui la femme qui travaille comme s'il s'agissait d'un phénomène nouveau, on oublie que, de tout temps, la femme a travaillé, d'une manière obscure qui n'attendait pas la reconnaissance. Tandis que l'homme chassait, construisait, en un mot dominait la nature, la femme se contentait de la pacifier et de lutter pied à pied contre la saleté et la mort. Ce rôle social, toujours actuel, passait inaperçu et semblait aller de soi. Tout au long du Moyen Âge et bien au-delà, on a vu des femmes trimer dans les champs ou dans les ateliers. Et que dire des périodes de guerre où les hommes sont envoyés sur le champ de bataille ? On sait bien faire appel aux forces de l'arrière, aux femmes qui, d'ailleurs, comprennent d'elles-mêmes que la survie de la famille dépend de leur initiative. Même au foyer, la femme travaille et quelquefois comme salariée très mal rétribuée. Seules les femmes des classes sociales favorisées, même très favorisées, sont oisives et peuvent tout à loisir songer à des frivolités ou au futur établissement des enfants ou même à de nobles activités culturelles, artistiques, voire politiques. Un aperçu de l'histoire de France permet de mieux cerner ce que fut le destin de la créature féminine catholique. Au Moyen Âge, la religion s'immisçait dans tous les actes de la vie, assez fréquemment sous des formes païennes et superstitieuses qui relevaient d'une religion populaire, bien éloignée des spéculations théologiques. Dès cette époque cependant, quelques femmes de la noblesse – notamment dans les cours occitanes du sud-ouest (autour d'Aliénor) – se mêlent de littérature, théorisent la fin'amor et contribuent au raffinement de chevaliers bien grossiers jusqu'alors. Cependant, l'émergence des femmes comme figures de la culture et même de la politique est mieux connue dans l'histoire moderne, à partir de la Renaissance, à travers quelques fortes personnalités de la noblesse qui n'ont que faire d'une vie consacrée à la pouponnière et à la dévotion, on pense en particulier à Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier, qui a composé un *Heptaméron* fort honorable et qui s'est intéressée de très près aux thèses débattues à la Réforme, contrevenant à la « modestie de son sexe ». Femme d'exception, telle fut aussi sa fille, Jeanne d'Albret, la reine de Navarre, mère du futur Henri IV, qui n'hésita jamais à tenir tête au pouvoir royal et à affirmer sa foi calviniste. Peut-être la mise au pas des féodaux et l'avènement de la monarchie absolue qui s'ensuit montrent-ils un siècle d'ordre où chacun se tient à sa place et joue son rôle ; il est vrai que l'attribution de *La Princesse de Clèves* à Madame de La Fayette résulte d'indiscrétions et de recoupements mais que jamais cette honorable dame de la Cour n'a osé avouer que ce drame si bien construit, aux ressorts psychologiques des plus subtils et en rapport avec la pensée janséniste avait pris forme dans l'esprit indigent d'une femme.

Peu ou prou, sous l'Ancien Régime, les femmes de la classe au pouvoir se conforment au modèle édicté par leur groupe social et approuvé par l'Église. Certes les saintes femmes ne sont pas légion à la Cour de Versailles

mais ce sont de parfaites femmes-objets de leur temps, coquettes, soucieuses de plaire et que n'effarouche pas la galanterie. En tout cas, elles ne contestent pas les prérogatives des hommes, acceptent leur rôle de faire-valoir dans une société de courtisans ; il suffit que les représentants de l'Église soient là pour veiller, libéralement, au bon ordre moral et ils le sont effectivement, remplissant leur fonction de pouvoir spirituel et moral auprès du pouvoir temporel régalien. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que de vraies fissures apparaissent et s'agrandissent. Le Tiers État se fait critique à l'égard de la monarchie absolue ainsi que de son fidèle et très puissant support : l'Église dont on dénonce la richesse, le parasitisme et la duplicité. Les libertins, extrêmement minoritaires au XVIII^e siècle, se renforcent, se familiarisent avec les connaissances nouvelles et la pensée scientifique. Ces bourgeois cultivés, ouverts aux idées modernes, font instruire leurs filles comme leurs fils ; Madame du Châtelet, la grande amie de Voltaire, constitue l'un des meilleurs exemples. Ces femmes d'esprit, qui tiennent salon et animent les discussions où l'on débat de questions qui concernent la vie et l'administration du royaume, prennent conscience de l'injustice de leur sort qui les condamne à une espèce d'esclavage. Cependant, avant d'aborder la période moderne qui s'ouvre avec la Révolution de 1789, il est bon de rappeler l'application de la loi salique dans la France catholique ; une femme peut à la rigueur assurer la régence durant le jeune âge du futur roi, avec l'aide de conseillers avisés - fréquemment des cardinaux - qui, sans exercer nommément le pouvoir, l'influencent profondément : le cardinal de Lorraine qui contrebalance au profit des catholiques les conseils de Michel de l'Hôpital, Richelieu, Mazarin dont les choix politiques préparent le terrain au pouvoir absolu du Roi-soleil. La loi salique, rigoureusement appliquée tout au long du pouvoir monarchique, prive la femme de pouvoir mais ne la dispense pas d'être un accessoire fort utile pour les alliances diplomatiques de circonstance. Ainsi, comme cela se pratique encore dans les sociétés tribales en Afrique ou dans la péninsule arabique, le despote en herbe renforce sa domination par le mariage. Pendant plusieurs règnes, la France s'est efforcée d'« acheter » la paix avec la puissance dominante de l'époque, l'Espagne, par les alliances matrimoniales. Cette réalité politique, approuvée par la papauté, a fortement marqué les esprits et sans doute n'est-il pas inutile de la garder à l'esprit lorsqu'on traite de l'histoire moderne et contemporaine car si l'on peut assez rapidement abolir des institutions et les remplacer par d'autres, il n'en est généralement pas de même de l'état d'esprit, des habitudes de pensée des êtres humains ; aussi, me semble-t-il, on ne peut voir l'émergence des femmes dans les mouvements sociaux sans tenir compte de ce que les historiens désignent comme les mentalités, qui concernent les représentants des deux sexes.

Caractéristique de l'évolution en profondeur des rapports de pouvoir, la Révolution propulse les femmes au premier plan, avec la marche sur Versailles. On peut se demander d'abord de quelles femmes il s'agit. Des femmes du Tiers État bien sûr mais étant donné qu'il est constitué de plusieurs strates de sujets, il conviendrait de préciser un peu ce qu'il faut entendre par le peuple qui réclame du pain. Vers la fin du XVIII^e siècle, il existe déjà une bourgeoisie très riche et on peut supposer que les épouses de riches marchands, de hauts magistrats n'ont guère besoin de déambuler jusqu'à Versailles pour protester contre la cherté de la vie. En fait, ce sont les femmes du petit peuple de la ville, celles qui travaillent et n'ont jamais un sou vaillant pour assurer le lendemain qui s'insurgent. Au cours des multiples épisodes révolutionnaires, plusieurs femmes ont l'occasion de s'affirmer. On connaît certaines d'entre elles, par exemple Olympe de Gouges qui, désireuse de faire pendant à la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, rédige une Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne. Mais cela reste sans suite et on peut dire finalement qu'avec le Code Napoléon, la Révolution se trouve entièrement confisquée par les hommes. Elle a néanmoins ouvert une brèche importante et désormais, les femmes n'accepteront plus d'être exclues des débats politiques. Les journées de juillet 1830 ne sont pas très significatives de ce point de vue et le roi parlementaire Louis-Philippe, généralement représenté en bon bourgeois père de famille, ne participe pas à l'émancipation féminine. Il contribue au contraire à consolider l'image de la femme épouse, mère de famille, qui veille sur son foyer. Hormis les Révolutions de 1789 puis 1848, les femmes de Paris participèrent très activement à la Commune. On compte 1051 arrestations parmi elles ; par contre, on ne sait toujours pas exactement quel rôle elles ont joué tant la légende bourgeoise a laissé d'elles l'image d'une « horde de femelles en furie, braillant et vociférant, déferlant dans Paris pour l'incendier », d'où leur surnom de « pétroleuses ». En réalité, ces femmes du peuple que, dans leur effroi horrifié, les possédants n'ont pas hésité à caricaturer grossièrement, ont participé aux combats, comme ambulancières et cantinières, mais aussi comme « barricadières ». La barricade de la Place Pigalle est entièrement tenue par des femmes pendant qu'elles constituent un renfort significatif (120 femmes) sur la barricade de la Place Blanche. Benoît Malon, membre du Conseil de la Commune, perçoit dans ce moment historique « l'entrée des femmes en politique ».

Il faut donc attendre les années qui vont de 1850 à 1870 pour qu'émerge, un peu à l'instar de l'Angleterre, ce qu'on appelle aujourd'hui la première vague féministe. De quoi s'agit-il ? Les revendications du mouvement ouvrier concernent sans doute l'ensemble des travailleurs et même du genre humain qui s'épuise à des tâches qui ne permettent que de survivre chichement mais la situation faite aux femmes était si nettement inférieure à celle des hommes qu'il leur était difficile de se reconnaître dans les exigences masculines. En outre, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Angleterre offrait l'exemple de manifestations de femmes avec les suffragettes qui réclamaient le droit de vote. En France, certaines femmes, des pionnières, bien conscientes de l'aliénation spécifique qui concerne le sexe féminin mais bien conscientes aussi qu'elles ne disposent d'aucun moyen pour se faire entendre, s'allient

aux républicains dans la lutte pour le droit des femmes ; c'est le cas de Maria Deraismes, libre-penseuse, franc-maçonne qui agit en duo avec le franc-maçon Léon Richer, convaincu que dans une démocratie, la femme doit elle aussi disposer des droits fondamentaux. Ce genre d'alliances, dans un souci d'efficacité, ne satisfait pas toutes les militantes. La journaliste, romancière, militante de la Commune, André Léo, estime que les femmes doivent défendre leur cause elles-mêmes et elle rejette la tutelle de Léon Richer. Hubertine Auclert qui réclame le droit de vote féminin agit elle aussi directement. Deux stratégies s'opposent mais ni l'une ni l'autre n'obtiennent des résultats décisifs : par manque de moyens de communication et de réseaux d'influence, les plus radicales suscitent bien peu d'échos, quant aux partisans de Maria Deraismes, elles se heurtent à l'écoute polie et compréhensive du parti radical qui se garde bien de s'engager et de prendre les initiatives que sollicitent les femmes ; aussi s'en détourneront-elles plus tard au profit du parti socialiste. Très tôt, les femmes ont compris qu'il fallait le relais des syndicats pour faire aboutir leurs revendications mais les relations dans le monde ouvrier n'ont pas toujours été faciles. D'une part, les femmes se retrouvaient minoritaires, souvent sans culture politique et trop absorbées par les tâches domestiques pour militer ; d'autre part, soucieux de préserver la faible parcelle de pouvoir (au foyer, vis-à-vis des femmes) que leur concédait le capitalisme, expert en matière de divisions, les hommes ne se hâtaient pas d'admettre des femmes parmi eux et ils rechignaient à leur confier des responsabilités.

Que la Révolution de 1789 ait posé la question de la place de la femme dans la cité, qu'elle l'ait considérée comme une citoyenne et que le pouvoir religieux ait été singulièrement amoindri ne signifient pour autant que désormais tout soit devenu simple. La classe bourgeoise, nouvelle dépositaire du pouvoir, ne pense certainement pas exactement comme le théoricien monarchiste Bonald que la femme, incapable de se comporter en sujet autonome et responsable de ses actes ne peut acquérir le statut de sujet de droit et qu'elle doit rester assujettie à l'homme qui l'est lui-même au roi et à Dieu mais elle a son dieu auquel elle est prête à beaucoup sacrifier : l'argent, son capital dont la transmission la préoccupe. Aussi ne tarde-t-elle pas à s'approprier et reprendre à son compte les lois de la religion catholique qui impose à la jeune fille la pudeur virginale jusqu'au mariage puis la maternité assortie des vertus domestiques. On doit à Friedrich Engels d'avoir parfaitement analysé le besoin du discours religieux qui imprègne très tôt l'esprit capitaliste. Le bourgeois riche peut être lui-même fort libre par rapport au catholicisme mais il importe que son épouse et ses travailleurs soient soumis ; la religion avec sa morale, son culte, ses rites permet de créer tout le contexte idéologique nécessaire au bon ordre social. De son côté, la hiérarchie catholique, mise à mal par la Révolution, trouve là le moyen de se régénérer et de recouvrer ce qu'elle a toujours déclaré être sa vocation : la spiritualité et le devoir moral. Cette complémentarité bienvenue pour l'intérêt du capital et du goupillon va fortement peser sur les femmes et entraver leur émancipation ; d'une certaine manière, on assiste à un retour en arrière par rapport à l'élan de la fin du XVIII^e siècle mais les aspirations nouvelles ne sont pas complètement enterrées. Malgré leurs efforts, les prêtres ne parviennent pas à endiguer la détermination de quelques insoumises. En effet, certains républicains franc-maçons, libre-penseurs de surcroît, convaincus de la nécessité d'instruire les filles, les envoient au couvent (seul moyen d'éducation pour les filles) acquérir les rudiments de base mais l'influence du milieu familial oppose un antidote au discours religieux et finalement, du couvent sortent des jeunes filles révoltées, qui ont clairement pris conscience que l'Église et l'ignorance sont les meilleurs artisans de leur aliénation. Au-delà de la loi de Séparation de l'Église et de l'État, jusqu'à la première guerre mondiale au moins, la morale catholique façonne l'esprit des femmes, à quelque catégorie sociale qu'elles appartiennent. Entre les rites qui jalonnent quasiment la vie quotidienne : messe du matin, vêpres dimanche après-midi après la grand-messe de la matinée, cérémonial entourant la mort, régularité de la prière (chez les enfants aussi), jours de jeûne, tâches de charité pour les épouses fortunées et sacrements, baptême, communions, etc... : la vie des femmes est scandée par les obligations religieuses et comme il faut accueillir tous les enfants que Dieu donne, il est bien difficile d'échapper à cette triste routine, censée se terminer par une éternité de félicité. En même temps que la prison assumée (par les victimes), l'Église octroie la consolation. Sacrifice et abnégation seront récompensés au prorata de ce qui aura été consenti.

En dépit de sa très forte présence, l'Église ne parvient pas à détourner les femmes de l'exigence des droits, civils et civiques et aussi du droit à la libre disposition de son corps. Le droit de vote, souvent cité, qui apparaît un peu comme le symbole de la liberté et de l'égalité avec l'homme puisqu'il donne accès aux choix politiques dans la cité, n'est pas également revendiqué par toutes les militantes féministes ; certaines le considèrent comme fondamental à l'instar des suffragettes anglaises mais pour d'autres, les droits économiques liés au travail importent davantage ; il ne sera finalement obtenu qu'en 1944, tant la culture des pays catholiques s'oppose à la participation des femmes à la vie publique. Par contre, elles sont considérées comme pénalement responsables sitôt qu'il s'agit d'atteintes à la morale ou aux bonnes mœurs. C'est le cas de la prostitution, de l'avortement, de l'infanticide et le simple contrôle des naissances est soigneusement tu et dissimulé car, contraire à la nature, il constitue un grave détournement d'une fonction obligatoire. Bien que les premières militantes féministes eussent tôt pris conscience de la nécessité pour les filles de l'instruction indépendante de l'Église, il fallut attendre la III^e République pour qu'enfin, la scolarisation soit effective pour les garçons et les filles – encore ne s'agissait-il que d'enseignement primaire – et ce n'est qu'au terme d'années de luttes que les filles purent accéder à l'enseignement secondaire puis supérieur et passer des examens pour l'obtention de diplômes. La possession de ces précieux sésames aiguïsa

encore leur ambition, elles entendirent exercer une profession à l'égal des hommes, ce qui souleva la plus violente réprobation : imaginait-on des femmes juristes, médecins, etc...? Leurs faibles capacités intellectuelles, leur émotivité, leur fragilité naturelle les rendaient inaptes à l'exercice de responsabilités qui exigeaient de l'autorité et des décisions. En outre, n'étaient-elles pas des femmes dénaturées qui abandonnaient leur famille et leur foyer ? On ne reconnaissait guère que deux domaines de compétences pour les femmes : tout ce qui relevait des enfants et de l'éducation d'une part, ce qui avait trait aux soins et dévouement d'autre part, si bien qu'elles furent nombreuses à choisir la profession d'institutrice ou d'infirmière et assistante sociale. Rapidement, la conscience des hommes et des femmes qui œuvraient dans les classes de l'enseignement primaire et l'efficacité de leurs syndicats permirent que soit appliqué le principe : « À travail égal, salaire égal ». Le monde enseignant fut le secteur pionnier en matière d'égalité des droits au travail mais cet état de fait, rarissime, ne pouvait masquer des situations tout autres.

Dans le monde ouvrier, les femmes sans qualification étaient soumises à des conditions de travail épouvantables. Rares et d'autant plus précieux sont les témoignages vécus pour plusieurs raisons bien compréhensibles : la femme peu instruite ne se considérait pas comme capable d'écrire, elle n'en avait pas le loisir, contrainte qu'elle était d'effectuer une double journée avec les tâches ménagères et familiales et enfin, elle n'en voyait pas l'intérêt. La situation n'a pas changé. Sans Florence Aubenas, dont la notoriété est suffisante, qui connaîtrait (syndicats mis à part) la vie des femmes de ménage intérimaires ? Marguerite Audoux est un auteur de référence quand on a la curiosité de découvrir la vie des femmes employées dans les ateliers de couture avant l'existence de la grande industrie. On peut légitimement supposer que cette situation existe encore à peu près partout dans le monde (Bangladesh, Maroc...) et il faut aussi réserver un sort au travail à domicile, dont a témoigné Jeanne Bouvier. On trouve là un modèle d'hypocrisie capitaliste bourgeoise mâtinée de morale catholique. Pour permettre aux femmes de devenir salariées sans s'éloigner du foyer et des soins aux jeunes enfants, n'a-t-on pas imaginé le travail à domicile, principalement pour des travaux d'aiguille, domaine de prédilection des femmes. Ainsi, elles ont effectué double tâche, en prenant largement sur le temps de repos, en perdant la vue pour un revenu dérisoire mais en offrant toute latitude à l'employeur qui n'avait pas à redouter quelque affiliation syndicale et les désagréments afférents. Bien évidemment, les ouvrières subissaient plus encore que les hommes les périodes de chômage sauf quand elles les remplaçaient pour un salaire moindre. Ainsi, comme l'ont prouvé les études d'économistes sérieux, le travail féminin a toujours fonctionné comme une variable d'ajustement pour le système capitaliste et, phénomène remarquable, on constate que la courbe du travail féminin est calquée sur celle de l'immigration. Les périodes de guerre correspondent à des moments où il est largement fait appel aux femmes et sans discrimination de tâches. Elles participent aussi bien à la fabrication d'obus, ce qu'on aurait auparavant considéré comme un travail spécifiquement masculin qu'à la confection d'uniformes de soldats. On continue à discuter sur l'impact de la guerre dans l'émancipation des femmes. Cela aide sans doute à leur prise de conscience qu'elles peuvent accomplir beaucoup de tâches habituellement dévolues au sexe masculin. Marie Curie et sa fille Irène sillonnant les environs des champs de bataille dans les « petites Curie » pour soigner les blessés ont assurément prouvé que les femmes pouvaient se rendre utiles jusque sur le front. Cependant, sitôt les combattants rentrés de la boucherie, on a su renvoyer les femmes dans leurs foyers et donner toute priorité aux valeureux héros, arguant qu'ils avaient tant souffert et tant mérité de la patrie qu'il fallait bien se sacrifier pour eux. Il en est de l'émancipation féminine comme des progrès médicaux. Peut-être la guerre favorise-t-elle quelques avancées positives mais faut-il en passer par des années de misère et de chagrin et anéantir toute une jeunesse (force vive de la nation) pour obtenir des progrès ? La guerre est destinée à la réalisation de destructions de grande ampleur et on ne peut la considérer comme bénéfique.

Dans le domaine de la vie sociale et civile, la femme fait figure d'enfant et même d'esclave plusieurs années encore après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle doit normalement demander l'accord du mari pour exercer une profession car lui seul est apte à juger de ses capacités. Elle peut déposer un recours en justice mais dans l'intérêt de la famille, on lui donne régulièrement tort. Sans autorisation et plein assentiment de l'époux, elle ne peut se présenter à un examen, s'inscrire à l'université, ouvrir un compte en banque, faire établir un passeport, passer le permis de conduire, etc... Une loi de 1792 sur le divorce accordait une parfaite égalité des époux dans le divorce par consentement mutuel mais le code Napoléon se hâta de la restreindre et aucun pouvoir ne l'avait rétablie avant 1975. Parmi les droits acquis par les femmes à une date encore récente, il faut accorder une place particulière au droit de disposer de son corps, qui a été dénié pendant des siècles. Sous l'influence et le contrôle de la religion catholique (comme des autres religions), les femmes doivent s'acquiescer de leur vocation naturelle, la reproduction. L'avortement, comme l'infanticide, est passible d'une peine très lourde ; cela se vérifie tout particulièrement sous les régimes politiques réactionnaires comme le régime de Vichy ou encore en période de guerre ou de politique nataliste comme ce fut le cas entre la défaite de Sedan et la Grande Guerre. Soigneusement élevées dans une complète ignorance de la sexualité, les filles n'ont qu'à obéir plus tard à leur époux et à M. le curé qui se charge de leur rappeler leurs devoirs conjugaux. Conséquence de la guerre ou non, dans les années 20, les classes bourgeoises aisées mènent très joyeuse vie et s'encanaillent, à Paris surtout et il se produit déjà une libération des mœurs chez les femmes. Victor Margueritte publie *La Garçonne* en 1922 et dans certains milieux, on n'hésite pas à braver les traditions en s'affichant avec une compagne plutôt qu'au bras d'un homme. Mais cela ne

tirait guère à conséquence, les privautés que s'octroient les classes possédantes ayant toujours existé. Par contre, les militantes féministes reprennent leur combat et parmi elles, certaines réclament désormais le droit au contrôle des naissances et à la vie maritale. Nelly Roussel, libre-penseuse, réclame pour la femme le droit de choisir le nombre d'enfants qu'elle désire de même que Madeleine Pelletier, médecin, franc-maçonne, qui pratique des avortements clandestins. La première, morte jeune, n'a pas connu les suites de son combat. Par contre, M. Pelletier, en avance sur son temps, qui fut de tous les combats politiques pour promouvoir les droits des femmes et se rendit dans la nouvelle Russie soviétique avec l'intention de découvrir ce pays « neuf » pour s'en inspirer en France, mourut désespérée à la veille de la Seconde Guerre mondiale, voyant ses aspirations et ses espoirs ruinés et son travail d'une vie de militantisme anéanti par le fascisme. Pourtant, peut-on dire qu'il n'a pas porté ses fruits ? Il ne fallut pas attendre longtemps après la Seconde Guerre mondiale pour que la question du contrôle des naissances prenne la dimension d'un problème national. Il suffit que des médecins hospitaliers s'émeuvent des conséquences dramatiques des avortements clandestins qu'ils/elles observaient quotidiennement. En dehors de toute considération morale, par simple humanisme et compassion à l'égard des femmes, ils/elles demandèrent l'accès à la contraception chimique qui avait fait son apparition aux USA. Très vite relayé par des médecins libres-penseurs et les bénévoles du Planning familial, ce combat féministe aboutit au succès malgré les protestations outragées des catholiques et leurs sombres prédictions d'un monde en déclin rapide et incontrôlable. La contraception n'était que le premier pas vers l'obtention du droit à l'IVG : âpre combat. Il s'agit évidemment du refus de la loi de nature, doublé d'un crime aux yeux des catholiques. Aussi leur opposition fut-elle violente et elle le demeure. Cependant l'IVG fut autorisée en France et la loi votée en 1976. Les luttes engagées par les femmes pour la reconnaissance de leurs droits se sont longtemps heurtées à l'opposition des institutions favorables au système patriarcal. Au XXe siècle, la situation s'est quelque peu débloquée et les femmes ont enfin eu accès à des possibilités considérées jusque-là comme l'apanage des hommes. Comment caractériser leur statut en ces premières années du XXIe siècle ?

On pourrait presque penser en regardant les choses un peu superficiellement que justice a été rendue, que les femmes ont acquis l'égalité avec les hommes et que les sermons de l'Évangile appartiennent désormais à un passé tout à fait révolu. La réalité présente confirme-t-elle cette apparence ? Non en fait pour diverses raisons à élucider si on peut, la première relevant de l'évidence politique. L'état d'esprit qui anime le capitalisme s'accorde parfaitement avec la structure patriarcale de la société. Or nous vivons toujours en régime capitaliste et les avantages concédés (sous la pression), à des époques d'euphorie ne doivent pas masquer la régression qui peut très bien se produire. Que l'on se tourne du côté des USA où Trump et ses alliés réactionnaires ne font pas mystère de leur intention de supprimer l'IVG, de rendre tout puissant l'enseignement privé, etc... En France, les pouvoirs publics se déclarent hautement partisans de la parité hommes/femmes dans les élections politiques mais cela ne modifie guère l'état de choses antérieur. Certains répondraient que si les femmes ne veulent pas participer, on ne peut pas les contraindre mais outre le fait que la parité ne signifie pas l'égalité, pourquoi adviendrait-il des changements substantiels sur le plan politique alors que rien ne change par ailleurs ? Les conditions de travail et de vie demeurant les mêmes, les femmes n'ont pas plus loisir de se montrer politiquement actives aujourd'hui qu'hier et pour être admise dans les hautes sphères politiques dans les pays latins, il leur faut tout simplement montrer des qualités exceptionnelles. Comme il y a interdépendance de toutes choses, les réalités du travail interfèrent avec l'action civique. Or les statistiques récentes révèlent bien que les femmes sont invariablement comme jadis, victimes de la triple peine : affectation à un poste réclamant de moindres compétences, ce qui implique salaire inférieur et tâches du foyer pratiquement entièrement à leur charge. Certes, il existe bien des couples où se réalise le partage des tâches, y compris par rapport aux enfants mais dans la plupart des cas, la mère met sa carrière en veilleuse pour se consacrer aux enfants jeunes tandis que le père progresse professionnellement. L'écart se creuse presque automatiquement, du seul fait de la nature et la femme consent à cet état de choses. Le plafond de verre se met en place tout seul et il n'est pas malaisé de le justifier avec les arguments les plus sensés : en effet, la femme chargée de lourdes responsabilités risque de ne pouvoir s'en acquitter à certains moments, à cause des enfants. Réserver vraiment les mêmes possibilités aux hommes et aux femmes nécessiterait une complète réorganisation du travail qu'il faudrait repenser dans un esprit tout à fait différent. Ce ne serait plus le capitalisme et on ne prend pas le chemin d'une refonte de la société. Donc la femme comme l'immigré conserve un statut de variable d'ajustement, malgré sa résistance. Il faut ajouter les discours spécifiques des situations de crise : le travail aux hommes, les femmes à la maison et peut-être pires encore, car jouant sur les sentiments, les discours culpabilisants sur les dégâts occasionnés dans l'éducation des enfants par une mère rarement présente auprès d'eux. Tout cela se conjugue pour maintenir les femmes dans un état, sinon de soumission, du moins d'aliénation partielle que l'on retrouve à tous les niveaux de la société, pas seulement politique.

Cela est d'autant plus inacceptable qu'au XXe siècle, l'instruction des filles a connu un essor considérable et qu'aujourd'hui, il n'existe pratiquement plus de secteurs d'activité où l'on ne trouve des femmes. Même les bastions traditionnellement masculins – l'armée, les transports internationaux, etc... - se sont féminisés. Seule l'Église résiste. Obtenant des résultats supérieurs à leurs homologues garçons, y compris à l'Université, les filles sont en droit de revendiquer des postes de pouvoir et de direction, même en politique. On constate fréquemment

que, dans leurs choix d'orientation, elles se limitent elles-mêmes, doutant et manquant d'ambition ; avoir des enfants et mener une vie familiale devient l'alibi grâce auquel esquiver la compétition qui leur donnerait l'accès à l'égalité avec les hommes. On se heurte à la question des stéréotypes, vieux de plusieurs siècles si ce n'est millénaires et par conséquent solidement enracinés, que chacun et chacune véhiculent, même à son insu : la petite fille, qui, à l'école, réussit mieux dans les disciplines du langage tandis que le petit garçon montre des aptitudes pour la logique et les techniques. D'importants progrès ont été réalisés, ne serait-ce que dans la prise de conscience que les adultes prédéterminent les choix des enfants mais les stéréotypes ont la vie dure et il semble bien que sur ce plan, il y ait égalité entre les hommes et les femmes, tant elles sont bien souvent les pires ennemies d'elles-mêmes, soit que, tout simplement, elles ne recherchent pas l'émancipation, se trouvent bien de ne pas travailler au-dehors et de tout attendre du mari, soit qu'elles retransmettent toutes les valeurs du passé à leur progéniture. Quand l'éducation familiale n'offre pas un contrepoids solide à l'influence de la société capitaliste d'aujourd'hui, qui inonde le monde entier d'un archétype féminin, il est extrêmement difficile que la jeune fille ne se plie pas au modèle de la femme-objet et ne subisse pas la dictature de la mode. Il est d'ailleurs bon de tordre le cou à quelques idées reçues ; les femmes sont flattées qu'on vante leur beauté et que les hommes (artistes, poètes) se plaisent à faire d'elles des modèles, des inspiratrices, des muses. La plupart du temps, il ne s'agit que de rendre hommage à leur séduction physique, à ce qu'il y a de plus périssable en elles, et non à leur richesse intérieure. On peut se demander comment la religion accepte le mercantilisme et le consumérisme organisés autour du corps féminin. Sans doute ne l'approuve-t-elle pas vraiment mais elle y trouve tout de même son compte, l'essentiel étant préservé : l'infantilisation et la domination de la créature féminine ne sont pas remises en question.

Par contre, s'il est un chapitre où l'Église se montre beaucoup plus sourcilleuse, c'est celui des droits et de la libération du corps. Elle se soumet à la volonté générale en ce qui concerne l'IVG mais n'abdique rien de sa condamnation et à la première occasion favorable, le droit à l'avortement thérapeutique risque d'être supprimé. Il est certainement plus difficile d'annuler le droit à la maîtrise de la fécondation mais un État pratiquant une politique nataliste peut en limiter l'accès, au moins aux jeunes. On constate à l'heure actuelle qu'en raison des restrictions budgétaires, certains hôpitaux peinent à assurer les IVG et que les délais d'attente s'allongent ; d'autre part, les centres de planification et d'information, très utiles pour les adolescents en particulier, ont souvent cessé leurs activités, si bien qu'en dépit des apparences d'extrême libération, les jeunes ne sont pas sensiblement mieux éduqués que leurs aînés. En matière de droit à la libre disposition de son corps, le XXe siècle a permis de très sensibles progrès ; bien que le bilan reste un peu en demi-teinte et qu'on ne puisse considérer ces acquis comme irréversibles, ils marquent une considérable avancée dans l'émancipation des femmes.

Au terme de plusieurs décennies de luttes, les femmes ont réussi à s'affranchir au moins partiellement de l'asservissement qui leur a été infligé. Cependant, rien n'est absolument définitif puisqu'actuellement, les mêmes pouvoirs : Église et capitalisme sont toujours en place et que le patriarcat n'a pas rendu les armes. On assiste à un étiolement de ses prérogatives, de même que de celles de la religion qui n'a plus la force suffisante (en France au moins) pour imposer sa loi mais qui, parfaitement rodée à l'exercice, sait agir avec subtilité ; en effet, n'abandonnant pas sa proie favorite, la femme, elle l'accompagne dans ses choix et par conséquent conserve une influence. Pensons au domaine de la charité, peu d'associations caritatives échappent tout à fait au pouvoir religieux qui s'insinue dans la conscience féminine par le biais des sentiments de générosité altruiste.

L'un des obstacles majeurs rencontrés par le combat des femmes concerne leur représentation. À quelque classe sociale qu'elles appartiennent, toutes les femmes sont victimes de l'ordre patriarcal. D'où l'alliance hétéroclite de la gent féminine dans diverses associations de femmes, alliance renforcée par le peu d'empressement des hommes à les admettre parmi eux. Mais les différences entre la grande bourgeoise cultivée, à l'esprit ouvert, et les ouvrières, féroce exploitée, qui réclament des conditions de travail acceptables, frappent par leur évidence. Il semble bien certain que la solidarité ne peut s'exercer qu'au sein d'une même classe sociale où les intérêts sont communs. Aussi est-il indispensable que les hommes réservent leur place aux femmes et qu'ils ne se substituent pas à elles pour exprimer leurs sujets de mécontentement. Tant qu'elles ne trouveront pas dans les syndicats et partis politiques une place à égalité avec les hommes, il sera difficile de progresser.

En dépit de son extraordinaire capacité d'adaptation à toute situation nouvelle, ce qui lui permet de traverser les siècles assez aisément, l'Église catholique reste ferme sur le dogme qui fonde son pouvoir et on peut bien supposer qu'elle résistera de toute sa force aux innovations telles que la PMA et la GPA. Dans ce cas, il s'agit vraiment d'atteintes au point essentiel de la doctrine « l'homme et la femme ont été créés à l'image de Dieu ». Elle ne peut accepter la procréation artificielle, faite par l'homme selon des méthodes scientifiques sans s'anéantir elle-même. Loin d'adopter son opinion et son éthique, on peut néanmoins se demander si ces méthodes seraient vraiment porteuses de progrès pour l'ensemble de l'humanité dans le contexte de crise profonde que traverse actuellement le capitalisme.

D.M.D.M.D.M.D.M.D.M.

Calendrier

- **Vendredi 14 avril à 19H 30** : repas de mécréants au Moulin de Sarré.

B.R.G.B.R.G.B.R.G.B.R.G.B.R.G.

Site LP Saumur : "lalibrepensee.com". A consulter régulièrement et à indiquer à nos interlocuteurs.

- Comment adhérer à la Libre Pensée ?

Bulletin d'adhésion

- Nom :
- Prénom :
- Adresse : Rue :
Code postal :
Ville :

A renvoyer à : I. Pucelle - 68, rue Pierre et Marie Curie – 49730 SAUMUR